

Dfdanse

Le magazine de la danse actuelle à Montréal

Critique lundi 11 novembre 2013

L'amour passe par vider ses poubelles.

Native Girl Syndrome de Lara Kramer

Présenté par Tangente au Monument National

© www.dfdanse.com

La salle est pleine. Elle s'interroge sur un autre et éventuel succès de Lara Kramer, qui nous affirme sa nouvelle oeuvre, *Native Girl Syndrome*, pour quatre représentations au Monument National. La salle est bavarde.



Un soixante minutes qui semble beaucoup plus long non par ennui, mais bien par maîtrise de l'espace en temps réel. Chaque seconde est celle que l'on attend ou que l'on redoute, chaque déplacement est celui que l'on fait à pas calculé, chaque respiration est celle qui nous prépare à ce moment d'apnée, là où cœur et tripes se nouent pour n'espérer que la prochaine seconde. Parce que, oui, *Native girl syndrome* parle au corps ; elle fait tordre, compresser, tendre et renouer avec les sensations même des interprètes, pour les interprètes et pour le public absorbé. À travers une lenteur bien réelle, elle s'animent de vulnérabilité, d'abandon, de solitude, de rage, de rare instants de lucidité, mais trop souvent d'appel à la reconnaissance, à l'affection. Puis elles n'ont que leur corps chancelant et leur voix distillée par la Old Milwaukee pour nous le transmettre. Au son de la musique, "You say you don't need me, but you can't hide your desire"(Fire-Robert Gordon, 1978), ces femmes se perdent en oubliant de cacher leur désir en nous les exposant de façon subjective et désabusée. En traînant en long et en large leur chariot rempli de rien, elles visitent sans regarder le monde qui les entoure. Elles déversent leurs avoirs sur le sol, comme pour étaler le vide qu'elles possèdent. Elles parlent également pour divulger le peu de ce qu'elles veulent contenir. Après tout, elles n'ont plus rien à perdre, elles se laissent voir par tous les angles possibles.

Justement, si les cris de détresse exprimés sont parfois dépourvus de contenu, ils n'en sont pas moins clairvoyants. La parole est en fait souvent détournée de son but principal qu'est la communication par la justesse des mots et laisse alors place à la manière de murmurer, d'adresser, de balancer les phrases. Et là semble se nicher un point essentiel du discours de la chorégraphe ; l'exclusion par incompréhension d'un langage ; celui que les deux femmes nous débite sans qu'il n'ait de sens pour ceux qui le reçoive. Cette idée de marginalisation se fait indubitablement sentir dans des moments tels que la rencontre en sourdine des deux délaissées au

fond de leur ruelle, là où on ne peut avoir accès au contenu qu'au mouvement dessinées par les lèvres.

Leur langage étranger se concrétise d'autant plus dans la gestuelle voulue non-dansée déclinant d'une recherche approfondie propre à l'itinérance et à ses conséquences imprimées, incarnées dans le mouvement. Ce langage nous paraît non pas inconnu, voire peut-être familier. Il nous rappelle cet homme à la barbe un peu trop longue emmitouflé dans son sac de couchage devant la bouche de métro, mais il nous fait aussi penser à cet oncle un peu trop saoul d'un de ces jours de l'an. Ainsi, un clé pour une compréhension plus claire de la situation se trouve autant dans la langue que dans le geste.

D'ailleurs, un moment où la parole retrouvera littéralement son objectif du juste par le mot juste est le suivant. Lorsque **Karina Iraola** se défendra devant la tribune au deuxième étage de la scène et qu'elle nous crierait "These are my babies, these are my babies !", nous comprendrons bien qu'elle exprime sa douleur à toutes les malheureuses dont les enfants leur auront été arrachés, à l'époque des pensionnats autochtones. Encore ici, le message est passé, mais l'histoire s'écrit différemment. Ces femmes sont toujours sans outils, car les dépendances rongent leur capacité à s'occuper de leur chair, de leur progéniture.

Le spectacle est maintenant fini, mais les deux femmes n'ont toujours pas voulu enlever leur masque de femmes laissées à elles-mêmes. La salle est muette. On cherche alors à applaudir cet aboutissement touchant et dérangeant, sans toutefois trouver la force. Finalement, on a l'impression d'être déposséder de notre propre capacité à faire face. Elles nous l'extirpe par leur envie de montrer ce qui leur reste, leur transparence, leur histoire, la nôtre. Un travail de maître mené par **Lara Kramer**, qui ne nous laisse, certes, pas indifférents et qui, de la manière dansée la plus subtile, atteint en intensité notre corps et notre esprit.

Justine Parisien-Dumais



Information complémentaire

Tangente présente :

"Native Girl Syndrome"

Lara Kramer / Lara Kramer Danse

Chorégraphe : Lara Kramer

Collaboratrices/interprètes : Karina & Patricia Iraola

Répétitrice : Maria Simone

Mentor : David Pressault

Musique : Cris Derksen

Arrangements musicaux : Lara Kramer & Scott Russell

Concepteur lumières : Paul Chambers

Costumes & scénographie : Lara Kramer

7, 8, 9 NOVEMBRE__19h30

10 NOVEMBRE__16h00

Studio Hydro-Québec du Monument-National
Monument-National

1182, Boulevard Saint-Laurent

514-871-2224 / 1-866-844-2172

Métro : Saint-Laurent, Place-D'armes

[Kramer Iara](#)